

## CHAPITRE III.

## DU MONOTHÉISME DES HÉBREUX.

M. Jules Soury ne se contente pas lui-même des arguments généraux dont nous venons de constater la fragilité, il entreprend de démontrer directement le polythéisme primitif des Hébreux.

« La religion primitive des Beni-Israël était, dit-il, une religion naturaliste où dominait l'élément sidéral<sup>1</sup>. ... Quand la Bible ne nous le dirait pas expressément, nous trouverions, presque à chaque page des vieux livres d'Israël et des prophéties du VIII<sup>e</sup> siècle, des faits qui témoignent de l'idolâtrie fétichiste et du polythéisme naturaliste des Sémites... A plusieurs reprises, la Bible nous présente les Abrahamides comme idolâtres et polythéistes... Dans le livre de Josué, Térâh, père d'Abraham, est donné comme païen et polythéiste, ainsi que leurs ancêtres, qui dès l'antiquité habitaient « au delà du fleuve, » c'est-à-dire, de l'Euphrate... Rachel déroba les idoles de son père... Jacob enterre sous un chêne, près de Sichem, les idoles, les talismans et les amulettes des gens de sa maison<sup>2</sup>. »

Ces faits particuliers ne prouvent en aucune manière que tous les Hébreux aient primitivement été polythéistes. Outre

<sup>1</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 603; *Études historiques*, p. 81. — Sur la religion primitive d'Israël, cf. W. Hecker, *Die Israeliten und der Monotheismus, aus dem Holländischen übersetzt*, in-8°, Leipzig, 1879; Frd. Baethgen, *Der Gott Israel's und die Götter der Heiden*, in-8°, Berlin, 1888; I. Sack, *Die Religion Altisraels*, 2<sup>e</sup> édit., in-8°, Berlin, 1889.

<sup>2</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 576; *Études sur les religions*, p. 13.

que l'idolâtrie de Tharé, père d'Abraham, n'implique pas l'idolâtrie des Abrahamides, enfants d'Abraham, le passage cité du livre de Josué nous démontre, au contraire, leur monothéisme, puisqu'il établit une opposition entre la religion des descendants d'Abraham et celle de ses ancêtres<sup>1</sup>. Il insinue même très clairement que ce fut pour arracher le père des Hébreux au milieu idolâtre de la Chaldée et à l'influence pernicieuse de sa parenté, que Dieu le conduisit dans la terre de Chanaan. C'est ce qu'attestait la tradition du pays, telle qu'elle nous a été conservée par l'Ammonite Achior. « Ce peuple (hébreu) est de la race des Chaldéens, dit-il à Holopherne. Il habita premièrement la Mésopotamie (qu'il abandonna), parce qu'il ne voulut pas servir les dieux de ses pères, qui demeuraient dans la terre des Chaldéens. Ayant donc rejeté les cérémonies de ses ancêtres, qui adoraient plusieurs dieux, il adora un seul Dieu<sup>2</sup>. » — « Ce discours de l'Ammonite, dit le critique protestant O. Wolff, contient des données historiques qui remontent à la plus haute antiquité et méritent une grande attention<sup>3</sup>. »

A partir d'Abraham jusqu'à Jésus-Christ, le peuple hébreu, quoique souvent infidèle, a adoré le seul et même Dieu unique, celui que, dans toute l'Écriture, il appelle le Dieu de ses pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Nous savons, dit très justement Ewald, combien il fut difficile au Jéhovisme, avec ses conceptions élevées et les devoirs qu'il imposait, de prendre, depuis Moïse, une ferme possession du peuple. Mais d'un autre côté, de tous les anciens souvenirs que nous présente la religion mosaïque, il n'y en a aucun qui soit plus inébranlable que celui-ci : c'est que le Dieu que Moïse présente à l'adoration de son peuple

<sup>1</sup> Josué, xxiv, 2-3.

<sup>2</sup> Judith, v, 6-9.

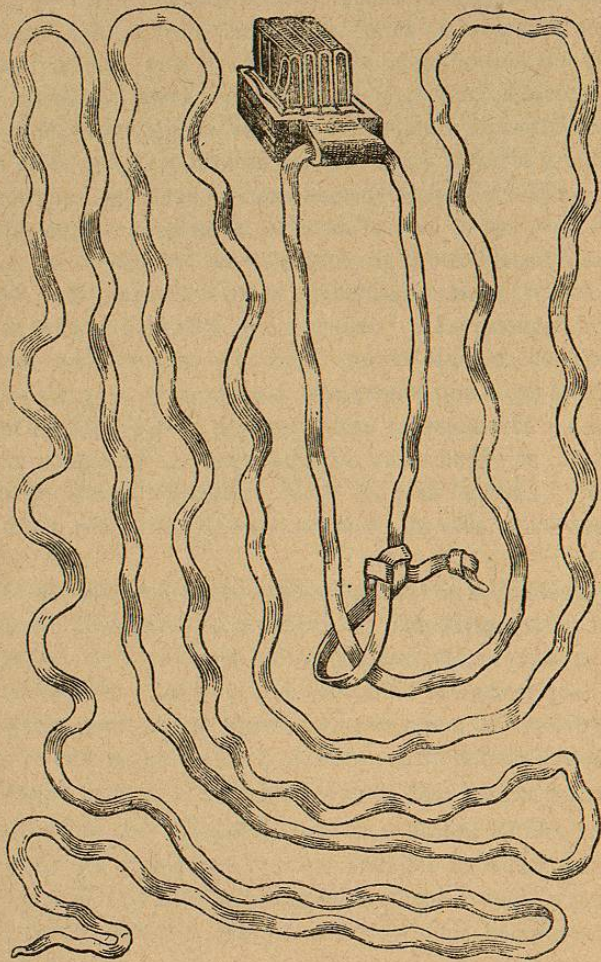
<sup>3</sup> O. Wolff, *Das Buch Judith*, in-8°, Leipzig, 1861, p. 137.

est le même que celui de leurs ancêtres ; il est différent des dieux de tous les autres peuples, mais il est essentiellement le même que les trois patriarches, pères de ce peuple, ont honoré de leur culte. L'idée de cette identification n'a pu être introduite postérieurement dans la religion mosaïque ; elle date de son origine et elle s'est toujours conservée au sein de ce peuple comme un souvenir sacré de la plus grande importance, et, dans les plus anciens temps mosaïques, le peuple appelle simplement Jéhovah le dieu *de son père*, de Jacob par conséquent, se rattachant par là étroitement à son passé. Il est impossible qu'un témoignage si ferme, si assuré de la science populaire soit trompeur<sup>1</sup>. » Le passage où la Genèse nous rapporte que Jacob enterre sous un chêne les idoles des gens de sa maison nous prouve que Jacob n'était point idolâtre. Il nous apprend même expressément que les dieux adorés par certains membres de la famille de ce patriarche étaient étrangers ; Jacob dit à sa famille : « Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, *Élohé han-nêkâr*<sup>2</sup>. »

De tels faits et d'autres semblables que l'on peut alléguer, prouvent bien qu'il y a eu beaucoup d'idolâtres, parmi les Hébreux, mais non pas qu'ils l'ont *tous* été, et *toujours* et *primitivement*. Certes, si l'on prétendait seulement que les Israélites sont tombés souvent dans le crime de l'idolâtrie, nous n'aurions garde d'y contredire ; la Bible nous l'atteste à chaque page et il n'est jamais entré dans l'esprit de personne de le nier. Emportés par un penchant effréné vers les religions étrangères, vers ces divinités farouches qui se nourrissaient du sang des enfants et qu'une aveugle terreur leur faisait redouter, ou vers ces « divinités heureuses et

<sup>1</sup> H. Ewald, *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, t. x, 1860, p. 40.

<sup>2</sup> Gen., xxxv, 2.



33. — Phylactère pour les bras.

sensuelles » qui donnaient un caractère sacré à la satisfaction des plus bas appétits et que leurs instincts voluptueux leur faisaient rechercher, ils ont tour à tour adoré les faux dieux de tous les peuples avec qui ils ont été en contact, Chaldéens, Phéniciens, Philistins, Syriens, Sabéens, et même, par intérêt ou par faiblesse, au temps des Machabées, Gréco-Syriens; Meni, Kioun (Kévan), Gad, le veau d'or, Baal, Béelphégor, Baalbérit, Béelzébub, Astarté, Moloch, Chamos, Tammouz, Zeus Olympios et Xénios ou Jupiter Olympien et Hospitalier. Cependant ce culte idolâtrique nous est représenté, sans exception, non comme un culte légitime, régulier, universel et vraiment national, mais comme une infidélité, une défection, un adultère, un crime. Même aux plus mauvais jours de l'histoire du royaume d'Israël, après le schisme des dix tribus, lorsque le prophète Élie lui-même cède au découragement, sous le règne de l'impie Achab, non seulement en Judée, mais aussi au sein des tribus séparées et idolâtres, Jehovah compte encore sept mille adorateurs fidèles qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal et ne lui ont pas rendu l'hommage de leur baiser<sup>1</sup>. Tous ces faux dieux, révévés par les Israélites infidèles, qui écoutent plutôt la voix de leurs passions que celle de leur conscience, ne sont pas le Dieu d'Israël, qui est le seul Dieu vivant, le Dieu *unique* : « Jehovah est Dieu et il n'y en a pas d'autre que lui<sup>2</sup>; » ce sont des dieux *étrangers*, et, plus littéralement, les dieux *autres* que le vrai Dieu, Elohim

<sup>1</sup> I (III) Reg., xix, 48.

<sup>2</sup> Deut., iv, 35. Voir aussi Deut., iv, 32-39; vi, 4; x, 17; xxxii, 39; II Sam., vii, 22; I (III) Reg., viii, 60, etc. Le magnifique passage du Deut., vi, 4, est comme la profession de foi des Juifs. Les Israélites le copient encore aujourd'hui de leurs mains sur un morceau de parchemin avec celui de l'Exode, xiii, 2-10, 11-17, et l'attachent à leur front et au bras gauche pour réciter leur prière du matin. C'est la partie essentielle des תפילין, *tefilin* ou *phylactères*. Voir Figure 33. On appelle ce par-

'*ahérim*<sup>1</sup>, des '*élilim*<sup>2</sup> et des '*habâlim*<sup>3</sup>, c'est-à-dire des choses vaines et vides, des '*šiquištîm* ou des objets abominables<sup>4</sup> et des '*gilloulim* ou des ordures, comme les appelle par dérision l'auteur du Pentateuque<sup>5</sup>.

Tandis que tous les Sémites idolâtres, en n'adorant que leurs dieux nationaux, reconnaissent cependant la divinité des dieux des peuples voisins, de Jéhovah comme des autres; tandis qu'ils les redoutent et évitent soigneusement ce qui pourrait attirer sur eux leur colère; que le vainqueur assyrien de l'Arabie renvoie avec honneur, à un prince dont il a triomphé, le dieu Adarsamaïm, après l'avoir consacré au dieu Assur et à la dame Istar pour constater la supériorité de la puissance de ses dieux<sup>6</sup>; les Israélites n'attribuent qu'à leur Dieu unique une véritable divinité: ils traitent de faux dieux tous ceux qu'adorent les nations étrangères, ils les accablent de leur mépris: les prophètes ont tracé de la vanité des idoles des peintures dont l'éloquence n'a jamais été dépassée ni atteinte.

Il n'y a qu'un seul passage qui semble faire exception dans la Bible. C'est au livre des Juges, où Jephté, envoyant au roi des Ammonites une députation, lui fait dire par ses

chemin שָׁמַע, *šema'* à cause du mot par lequel il commence. « Le *šema'*, dit M. Ad. Franck, est un passage du Deutéronome qui contient le symbole de la foi israélite et qu'on récite en forme de prière, matin et soir. Il commence par ces mots: *Écoute, Israël, l'Éternel (Jéhovah), notre Dieu (Élohim), est le Dieu (Élohim) unique.* » Ad. Franck, *Le Talmud*, dans la *Revue littéraire*, 19 octobre 1872, p. 374. Le *šema'* est placé tout roulé dans la boîte qu'on voit au haut du phylactère.

<sup>1</sup> Deut., vi, 14; vii, 4; Jer., i, 16, et dans une multitude de passages.

<sup>2</sup> Lev., xix, 4; xxvi, 1; Ps. xcvi, 5; Hab., ii, 18.

<sup>3</sup> Jer., ii, 5; viii, 19, etc.

<sup>4</sup> I (III) Reg., xi, 5; II (IV) Reg., xxiii, 16.

<sup>5</sup> Lev., xxvi, 30; Deut., xxix, 16, et ailleurs. גִּלּוּלִים, *gilloulim*, est certainement un terme de mépris et signifie, d'après plusieurs, *stercora*.

<sup>6</sup> Cylindre A d'Assurbanipal, col. viii, ligne 107-109; cylindre C, col. vii, ligne 92; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 271 et 283-284.

messagers: « Ne croirais-tu pas avoir le droit de posséder ce que Chamos, ton Élohim (Dieu), aurait conquis pour toi? Il est de même juste que nous possédions ce que Jéhovah, notre Élohim (Dieu), a conquis pour nous<sup>1</sup>. » Mais ce langage diplomatique n'est pas une profession de foi et ne prouve pas, par conséquent, que Jephté croyait à la divinité de Chamos. Il prouve seulement que le Juge d'Israël voulait parler au roi des Ammonites un langage qui lui fût agréable, afin d'en obtenir la paix qu'il sollicitait, et il appelle Chamos le dieu du roi des Ammonites, parce que ce roi adorait réellement Chamos comme dieu. Mais fallût-il prendre ces paroles à la rigueur de la lettre, il n'en resterait pas moins établi, malgré ce passage isolé, qu'il existait une différence profonde entre la manière dont les Hébreux et leurs voisins envisageaient le Dieu les uns des autres.

Les enfants d'Israël, qui sacrifiaient aux idoles, le faisaient par faiblesse, par passion; mais ces infidélités du peuple choisi, ces « adultères, » ainsi que les nomment les prophètes dans leur langage énergique, quelque coupables qu'ils soient, ne changent pas néanmoins la nature de la religion d'Israël. Le roi Salomon nous offre le type du faible et versatile enfant de Jacob. Il connaît l'unité de Dieu, il la confesse et la chante, et, malgré cela, succombant à d'indignes faiblesses, il se prosterne devant de honteuses idoles; au jour de la dédicace du Temple magnifique qu'il a élevé à la gloire du Dieu vivant, il lui a dit dans une prière sublime: « Que tous les peuples de la terre sachent que c'est Jéhovah qui est Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre<sup>2</sup>, » et quelques années après, fragilité incompréhensible du cœur humain! pour complaire à des femmes, aux séductions desquelles il n'avait pas su résister, ils construisent des temples en l'honneur

<sup>1</sup> Jud., xi, 24.

<sup>2</sup> I (III) Reg., viii, 60.

de Moloch, de Chamos, d'Astaroth, les divinités les plus cruelles et les plus impures.

Voilà l'histoire d'Israël. Il connaît le vrai Dieu dès son origine, mais la peur ou la volupté le jette souvent aux pieds de dieux au culte inhumain ou infâme. Ses pères, ses chefs, jusqu'au schisme des dix tribus, sont généralement monothéistes, mais la masse du peuple se précipite par moments dans l'idolâtrie avec une sorte de fureur. Abraham, Isaac, Jacob; les douze patriarches, pères des douze tribus; Moïse, le libérateur d'Israël; Josué, son introducteur dans la Terre Promise; Samuel, qui lui donne son premier roi; David, son plus célèbre héros, le plus vaillant de ses monarques, le plus illustre et le plus populaire de ses poètes; les prophètes, ces hommes d'une originalité si saisissante qui n'ont leurs pareils dans aucun autre temps ni chez aucun autre peuple, tous ces grands hommes ont été adorateurs d'un seul Dieu. C'est une vérité si incontestable, que M. Soury n'ose pas directement la révoquer en doute.

Il qualifie cependant le roi David, je ne sais par quelle boutade, d'idolâtre et de franchement polythéiste<sup>1</sup>. Il ne se donne point du reste la peine de nous fournir la preuve d'une assertion qui déconcerte quiconque a lu une fois la Bible. Quel est celui, en effet, qui a pu oublier ces odes sublimes où le chantre inspiré de Juda épanche, dans l'élan de son enthousiasme, les trésors de tendresse et de piété qui débordent de son âme, devant son Dieu unique et bien-aimé?

Qui est Dieu, sinon Jéhovah?

chante-t-il dans le Psaume *Diligam te*<sup>2</sup>. Et dans le Psaume *Conserva me, Domine*, composé, selon les meilleurs criti-

<sup>1</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 587. M. Soury a supprimé cette accusation contre David dans ses *Études historiques*, voir p. 55.

<sup>2</sup> Ps. XVIII (Vulg. XVII), 32.

ques, pendant que la persécution de Saül l'obligeait de vivre au milieu des Philistins idolâtres, il s'écrie :

Garde-moi, ô mon Dieu, parce que j'espère en toi.  
J'ai dit à Jéhovah : Tu es le Seigneur...  
(Que les impies) multiplient leurs idoles,  
Je ne participerai point à leurs sanglants sacrifices,  
Ma bouche ne prononcera pas même leurs noms.  
Jéhovah est la part de mon héritage...  
Et cette part fait mes délices<sup>1</sup>.

Lorsque le prophète Nathan lui a fait connaître les promesses de Dieu, David en remerciant le Seigneur, lui dit :

Tu es grand, ô Jéhovah Élohim :  
Il n'y en a point de tel que toi.  
Et il n'y a point de Dieu, si ce n'est toi<sup>2</sup>.

Ses enfants, il est vrai, ne marchèrent pas tous sur ses traces et plusieurs s'abandonnèrent aux plus honteux excès de l'idolâtrie, mais ce n'est pas la critique moderne qui nous l'a révélé, c'est la Bible elle-même qui nous le raconte pour flétrir leur prévarication. Inutile, par conséquent, d'insister sur le culte rendu, avant et après David, à quelques fausses divinités, à Baal et à Aschéra en particulier, que M. Soury étudie avec prédilection. Il charge le tableau, il assombrit les couleurs, il exagère les conséquences, il mêle le faux au vrai, mais le fond, emprunté au récit sacré, est exact. Le critique se montre néanmoins trop injuste et trop prévenu à l'égard des rois que loue l'Écriture et qu'il rabaisse et condamne au profit des rois impies, tels que Manassé et Amon, qu'il appelle « moins intolérants et meilleurs politiques<sup>3</sup>. » Il traite de piétistes Ézéchias et Josias. Il

<sup>1</sup> Ps. XVI (Vulg. XV), 1-6.

<sup>2</sup> II Sam., VII, 22. — Cf. le beau passage d'Isaïe, XLV, 5-8, 21.

<sup>3</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 588; *Études historiques*, p. 55.

s'oublie jusqu'à écrire ceci en parlant de Josias : « l'aveugle instrument du coup d'État sacerdotal de Hilkija (Helcias) ; ce don Quichotte hébreu, l'esprit brouillé par les grimoires de son grand prêtre<sup>1</sup>. »

Ces grimoires du grand prêtre, c'est l'un des livres les plus précieux de l'Ancien Testament, le Deutéronome, qui a le malheur de déplaire particulièrement au critique de la *Religion d'Israël*, parce qu'il suffit à lui seul pour renverser de fond en comble ses hypothèses aventureuses. Ce don Quichotte, cet instrument aveugle, cet esprit brouillé, ce prince intolérant comme Ézéchias, ce roi piétiste, c'est celui qui avait interdit les sacrifices humains dans la vallée de Ben-Hinnom et les prostitutions dans les bois sacrés et qui avait refusé, par patriotisme et pour sauvegarder l'indépendance de son peuple, un libre passage sur ses terres aux armées égyptiennes marchant contre le roi d'Assyrie. C'est à la fermeté de ce roi et de ses semblables, aujourd'hui calomniés, que nous sommes redevables de la conservation du monothéisme chez les Juifs, et ils ont droit, par conséquent, à notre reconnaissance, pour avoir ainsi contribué à préparer l'avènement du christianisme et la civilisation qu'il nous a apportée.

M. Soury reconnaît d'ailleurs que le culte idolâtrique rendu à Baal, à Aschéra et autres fausses divinités, comme Moloch, Chamos, Thammouz, n'était point un culte national, mais avait été emprunté aux nations voisines. Il ne faisait donc pas partie de la religion primitive d'Israël et nous n'avons pas à nous en occuper davantage. Rappelons toutefois qu'il y a toujours eu des Hébreux fidèles et que l'éclipse de la vraie religion n'a jamais été totale au sein du peuple choisi.

Observons enfin que le monothéisme avait jeté dans le

<sup>1</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 588. Dans les *Études historiques* les mots don Quichotte sont remplacés par *roitelet*.

peuple de si profondes racines, que, même chez ceux qui s'abandonnaient à l'idolâtrie, le cœur était plus gâté que l'esprit. Nous avons de leur véritable foi une preuve aussi inattendue qu'incontestable.

Les Orientaux ont laissé leurs croyances religieuses en quelque sorte incrustées dans leurs noms propres, de telle manière que ces noms peuvent servir à reconnaître leur religion comme les fossiles, les couches géologiques. Leur histoire religieuse est là, racontée par des témoins à demi inconscients, d'une sincérité non suspecte. Chez les Hébreux comme chez les autres Sémites, le nom de Dieu entre souvent dans la composition de leurs noms. S'ils avaient été foncièrement polythéistes, nous en trouverions là les traces ineffaçables, comme dans les noms de leurs frères, puisqu'il n'est au pouvoir d'aucun historien ni d'aucun faussaire de changer les noms historiques. Eh bien ! leur foi monothéiste s'y manifeste avec le plus vif éclat. — Chez les Phéniciens, nous trouvons tous leurs dieux dans leurs noms propres : Abdélêmos, Tyrien, « serviteur des Élim ou des dieux ; » Baléazar, roi de Tyr, « Baal est un secours ; » Abdastartos, roi de Tyr, « serviteur d'Astarté ; » Énylos, roi de Byblos, « exaucé par El » (Chronos) ; Abdæos, père d'un juge de Tyr, « serviteur de Jao, » etc.<sup>1</sup>. — Il nous suffit de prendre la liste des rois assyriens et babyloniens, pour connaître leurs principaux dieux : Assurbanipal (Sardanapale), « le dieu Assur a donné un fils ; » Belsarusur (Baltasar), « que le dieu Bel protège le roi ; » Sinahérib (Sennachérib), « Sin (le dieu Lune) a multiplié les frères ; Nergalsarusur (Nériglissor), « que le dieu Nergal protège le roi ; » Nabukudurriusur (Nabuchodonosor), « que le dieu Nébo protège la tiare (la couronne) », etc. — Il en est de même en Égypte<sup>2</sup>, mais parmi les Hébreux,

<sup>1</sup> Voir Gesenius, *Phœnicia monumenta*, pars II<sup>a</sup>, p. 399 et suiv.

<sup>2</sup> Voir notre tome II, p. 23.

à part un nombre extrêmement restreint d'exceptions, d'ailleurs contestables et en tous cas sans conséquence, nous ne rencontrons dans les noms propres, où la divinité entre fréquemment comme élément de composition, que les noms du vrai Dieu, El ou Yah, abréviation de Jéhovah. Au moment du recensement des Israélites dans le désert, sur les douze chefs des tribus, il y en a huit dont le nom est formé de El et d'un attribut<sup>1</sup>.

Yah se trouve dans les noms de tous les rois de Juda, à partir d'Abiyah (Abias), fils de Roboam, jusqu'à la captivité de Babylone, quatre seulement exceptés. El et Yah se rencontrent ainsi, et employés indifféremment l'un pour l'autre, dans toute la suite de l'histoire du peuple de Dieu : les enfants sont voués à El ou Jéhovah, comme on les voue aujourd'hui encore à la Sainte Vierge et aux saints. Même les rois qui adorent le plus effrontément les faux dieux, semblables à ces pères de famille qui font donner à leurs fils une éducation chrétienne, quoiqu'ils n'aient pas le courage de vivre chrétiennement, ces rois donnent à leurs enfants des noms orthodoxes qui sont la condamnation de leurs propres débordements. Ainsi Achab, l'impie Achab, qui élève dans Samarie un temple à Baal et y érige une Aschéra, qui est l'époux de Jézabel la Sidonienne, la plus opiniâtre protectrice du culte des faux dieux, Achab appelle son fils Ahazyahu (Ochozias), « Jéhovah (me) possède, » et il appelle sa fille Athalyah (Athalie), « Jéhovah est (ma) force. » Le même phénomène s'observe chez tous les rois d'Israël qui sont cependant, par politique, infidèles au vrai Dieu : preuve frappante de la réalité et de la ténacité du monothéisme dans le cœur des enfants de Jacob.

On peut juger par ce qui précède de la fausseté de l'as-

<sup>1</sup> Num., 1, 5-15. Cf. E. Renan, *Sur les noms théophores dans les langues sémitiques*, dans la *Revue des études juives*, 1882, p. 161-177.

sertion suivante de M. Soury : « Pendant la période des Juges et de Samuel, qui fut à peu près de deux siècles, les adorateurs de Jahveh associèrent le culte de Baal et d'Aschéra au culte du dieu national. Si nous voyons le nom de Jahveh dans des noms propres de ce temps, comme Joas, Jothan, Jonathan, etc., nous retrouvons celui de Baal dans d'autres noms propres de la même époque. Gédéon, un juge d'Israël, s'appelle Jérubbaal. Saül, l'oint de Jahveh, donne à deux de ses fils les noms d'Esbaal et de Jonathan, et le fils de Jonathan est nommé à son tour Méribbaal<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 587; *Études historiques*, p. 55. La phrase concernant Gédéon est supprimée dans les *Études historiques*. — M. Tiele, professeur d'histoire des religions à l'université de Leyde, enseigne des erreurs analogues à celles de M. Soury, dans un livre traduit par M. Vernes : « Au commencement, les Israélites, ceux d'entre eux au moins qui s'étaient établis à l'ouest du Jourdain, plaçaient leur dieu national Jahveh sur le même rang que la divinité chananéenne du pays, qu'ils appelaient, d'une façon abrégée, le Ba'al, et à laquelle la plupart d'entre eux, après avoir abandonné l'existence de pasteurs et les mœurs agricoles, offrirent leurs hommages en même temps qu'à Aschéra, la déesse de la fécondité, et à d'autres dieux indigènes. Toutefois, en tant que dieu des conquérants, Jahveh fut généralement mis au-dessus des autres. Ses adorateurs les plus ardents eux-mêmes, tels que quelques-uns des Juges et Samuel en particulier se bornaient à affirmer sa supériorité. Des représentants mêmes du Yahvisme, aussi zélés que Saül et David, donnaient à leurs enfants le nom de Ba'al. Salomon, qui érigea dans sa capitale un temple splendide à Jahveh, n'hésita pas à bâtir aussi des sanctuaires pour d'autres dieux, ce dont les historiens plus récents lui ont fait un crime, tandis que ses contemporains n'y trouvaient certainement point à redire (!) (Voir III Reg., xi, 9). Le Ba'al contre lequel le sévère Élie lutte si vigoureusement dans le royaume d'Israël n'était pas le Ba'al indigène, mais le Ba'al phénicien, introduit par la princesse sidonienne Izébel [Jézabel], la femme d'Akkab. Son disciple Élisée et Jéhu qui partageait les mêmes idées, extirpèrent par la violence ce culte étranger, mais ne touchèrent pas à celui de l'Aschéra indigène. » *Manuel de l'histoire des religions, esquisse d'une histoire de la religion jusqu'au triomphe des religions universalistes*, traduit du hollandais par Maurice Vernes, Paris, 1880, p. 85-86. Dans ce passage tous les faits sont défigurés. Le

Il n'y a, dans toute la Bible, que quatre noms israélites dans la composition desquels entre le nom de Baal<sup>1</sup>. C'est là une mince preuve de l'étendue du culte de Baal, d'autant plus mince que deux de ces noms sont dans la famille de Saül, et que, — remarque qui n'est pas ici sans importance, quoique M. Soury néglige de la faire, — Méribbaal signifie *combat* ou *combattant contre Baal*, et Jérubbaal, *que Baal plaide* ou *se défende!* Gédéon ayant démoli l'autel de Baal, « en ce jour-là (Joas, son père) l'appela Jérubbaal<sup>2</sup>. » Ce nom, comme le précédent, nous fournit donc un argument contre la thèse des rationalistes, et on l'allègue en sa faveur!

Les négligences du genre de celle que nous signalons en ce moment sont familières à M. Soury. Deux pages après les paroles de lui que nous venons de rapporter, il dit : « Le nom de la divinité parèdre de Baal, de son épouse Baalath, se rencontre aussi plus d'une fois dans la géographie de la Palestine, et atteste l'étendue et l'importance de son culte. Citons seulement Baalath-Beer<sup>3</sup>. » M. Soury oublie de dire que le nom de Baalath-Beer était antérieur à la conquête de la Palestine par Josué, comme celui des autres

culte d'Aschéra n'était pas moins proscrit par les prophètes que celui de Baal. Les Phéniciens étaient Chananéens et le Baal phénicien était par conséquent le même que le Baal chananéen.

<sup>1</sup> M. Soury en cite trois. Le quatrième est celui d'un fils de David qui porte le double nom d'Éliada et de Béeliada. Il porte ce nom de Béeliada seulement I Chron., xiv, 7. Dans II Sam., v, 16, dans I Chron., iii, 8, partout dans les Septante et dans plusieurs manuscrits hébreux, il est appelé Éliada. « Il est probable, dit le Dr Lindsay, *Kitto's Cyclopædia*, t. i, p. 328, que la leçon Béeliada est une faute de copiste, car le nom opposé à Béeliada n'est pas Éliada mais Jehoiada. » Un officier de David, appelé Baal-Hanan, originaire de Gedérah, était probablement d'origine chananéenne.

<sup>2</sup> Jud., vi, 32.

<sup>3</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 590-591; *Études sur les religions*, p. 60. M. Soury ose traduire ce nom : « Baalath-Beer, ou, comme nous dirions, Notre-Dame de la Source! »

viles de ce pays qui renferment un élément mythologique. Des noms chananéens ne peuvent jeter aucun jour sur la religion des Hébreux. Les noms que nous donnons aux jours de la semaine ne prouvent pas que nous adorons la lune (lundi), Mars (mardi), Mercure (mercredi), etc. Ils prouvent seulement que nous avons reçu ces noms, comme celui des mois et quelques noms géographiques, de peuples qui adoraient ces dieux. Il en est de même pour les Israélites. Des Japonais, ayant lu des ouvrages remplis de noms de dieux païens comme le *Télémaque* et les œuvres d'un grand nombre de nos poètes, en ont conclu que les chrétiens adorent Jupiter, Minerve et Vénus en même temps que Jésus-Christ, la Vierge et les Saints<sup>1</sup>. M. Soury a raisonné comme ces Japonais.

<sup>1</sup> *Annales de philosophie chrétienne*, v<sup>e</sup> série, t. xii, 1865, p. 270; v<sup>e</sup> série, t. xiv, 1877, p. 202.